

**UN GRAND REPORTAGE PARIS
MATCH MENÉ AVEC LE
SOUTIEN DU FONDS POUR
LE JOURNALISME EN
COMMUNAUTÉ FRANÇAISE**

*Sur le terrain communal « Inch'Allah »
de Koumassi, où s'entraînent de nombreux
membres de clubs et de centres, un pneu
transformé en goal de fortune suffit à faire
le bonheur d'enfants qui se mettent
à jouer au foot dès qu'ils savent marcher.*

MARQUE OU CREVE

L'an dernier, Paris Match avait mené l'enquête en Belgique sur les « Damnés du foot ». Des dizaines de jeunes footballeurs issus du continent noir (Ivoiriens, Camerounais, Guinéens, Sénégalais, etc.), seuls, sans le sou et souvent sans papiers, vivent dans notre pays de débrouille et de solidarité. Victimes d'agents véreux, parfois de véritables trafiquants d'êtres humains ou tout simplement piégés par le mirage d'une carrière professionnelle en Europe, ils sont dans l'attente désespérée d'une vie meilleure. Afin de mieux comprendre les raisons qui les poussent à tout risquer pour rejoindre ce qu'ils pensent être l'eldorado du ballon rond, le journaliste Frédéric Loore et le photographe Roger Job se sont rendus à Abidjan, en Côte d'Ivoire, terre sacrée du football africain. Ils en ramènent un grand reportage saisissant.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROGER JOB/REPORTERS.



En 2011, la guerre civile avait plongé le quartier 220 (commune d'Adjamé) et son « stade » Jean Delafosse dans le chaos. A présent, le foot a repris ses droits. Attaquants et défenseurs ne se disputent plus que le ballon sous le regard rêveur des enfants du coin.

LE FOOTBALL FAIT RÊVER DÈS LE PLUS JEUNE ÂGE

Des terrains défoncés, du matériel usé ou inexistant, des conditions d'entraînement déplorables, un encadrement rarement à la hauteur, un championnat de jeunes en pleine déconfiture, etc. C'est ainsi que se dessine à larges traits le portrait du football ivoirien. Il n'empêche, ça joue partout et tout le temps dans Abidjan. La capitale économique de la Côte d'Ivoire est couverte d'aires de jeu envahies par des légions de gamins et d'adolescents qui n'ont qu'un rêve : mettre le nez à la fenêtre du foot mondial et devenir des stars du ballon rond en Europe. Pour marcher sur les traces de leurs nombreuses idoles africaines, ils ont bien souvent arrêté l'école et passent leurs journées à taper le cuir. Eblouies comme eux par le mirage européen, leurs familles sont prêtes à tous les sacrifices pour leur permettre de s'en emparer.



Des dizaines et des dizaines de centres forment des footballeurs de tous âges aux quatre coins d'Abidjan. Dépourvus de moyens et d'équipements et d'infrastructures sportives, ils utilisent le plus souvent des espaces publics pour organiser matches et entraînements, sous la conduite de coaches chichement rémunérés par les familles de joueurs. Le foot, omniprésent, est un élément indissociable du tissu urbain.

ABIDJAN, ROYAUME DES ENFANTS DE LA BALLE

Des poteaux de but rangés sur un toit pour éviter les vols.



La route est longue pour accomplir le parcours d'un Lionel Messi.



Petits ou grands, personne n'épargne sa sueur.



Passes, dribles, têtes : les joueurs apprennent tout jeunes une chorégraphie immuable.

PRÊTS À TOUT POUR DRIBBLER LA MISÈRE QUI LEUR COLLE À LA PEAU, LES JEUNES JOUEURS IVOIRIENS SE LAISSENT BERCEUR D'ILLUSIONS

UN REPORTAGE EN CÔTE D'IVOIRE DE FRÉDÉRIC LOORE



Des capacités athlétiques indéniables et une terrible envie de football font des Ivoiriens de bons joueurs. En revanche, ils sont à la peine avec les consignes tactiques.

L'entrelacs de jambes, massives et noueuses comme des troncs, forme un improbable maquis de bois noirs planté dans le sable fauve. Comme secouée par une tempête équatoriale, la forêt de membres ébène s'agite en tous sens et projette des ombres grimaçantes sur les murs lépreux qui encerclent l'aire de jeu. Capté, passé, frappé, botté, brossé, fouetté, le cuir valdingue, dessinant une étrange géographie sur laquelle les supporters s'efforcent d'influer grâce à la puissance de leurs sortilèges, où se mêlent les cris, les encouragements, les invectives, tout un théâtre burlesque de gestes et de mimes.

Le stade de football Jean Delafosse n'a de stade que le nom. Il s'agit d'un terrain grêlé de trous et de bosses, frangé de détritius avec, à son pourtour immédiat, des immeubles cafardeux qui se poussent des coudes. Quartier 220 : c'est ainsi que l'on nomme ce coin de la commune d'Adjamé, en référence au nombre de logements qui s'y entassent. Des épouvantails de béton, affublés d'antenne satellite et de climatiseurs. Au printemps 2011, l'endroit servit de place forte aux partisans de l'ancien président Laurent Gbagbo, d'où les délogèrent les soldats français de la « force Licorne ». Les façades alentour, criblées d'impacts comme autant de morsures infligées par le musée d'acier des Gazelle (les hélicoptères d'attaque français), témoignent de la violence du chaos urbain qui s'était emparé d'Abidjan, avant que s'éteignent les derniers feux de la guerre civile ivoirienne.

Le ballon n'en finit pas de rebondir. Les joueurs, poissés par la chaleur humide qui enveloppe leurs corps à la manière d'un papier film, se démènent comme des diables dans un bénitier. Le jeu ne s'arrête jamais. Le jour à peine écloso est aussitôt absorbé par la frénésie du foot, qui ne retombe qu'à l'heure où le soleil se noie dans les eaux atlantiques du golfe de Guinée. Dans l'intervalle, les entraînements et les matches s'enchaînent sans interruption. Plusieurs clubs et centres de formation se partagent le stade où défilent les catégories d'âge, depuis les tout petits, lacés dans les crampons trop grands hérités de leurs aînés, jusqu'aux jeunes adultes à la musculature saillante sous les vareuses. Pupilles, minimes, cadets, juniors ou seniors, de sept à vingt ans et plus, aucun n'épargne sa sueur. « Ils ont certes des qualités athlétiques exceptionnelles, mais surtout, ils ont terriblement faim », observe de façon imagée un formateur belge basé à Abidjan, passionné par ces footballeurs de rue qu'il ne réduit pas à des jackpots sur pattes.

Sur les traces de l'« Eléphant » sacré

Chauffé à blanc, le chaudron bouillonne. La toiture éventrée d'une petite tribune de guingois procure un coin d'ombre aux réservistes, de même qu'aux joueurs des équipes en attente, prêts à s'affronter entre les poteaux de but dévorés par la rouille. Au coup de sifflet final, ils descendront à leur tour dans l'arène. Dans les ruelles avoisinantes, toute une marmaille déguenillée répète inlassablement ses gammes : passes, dribbles, têtes, jonglage... La chorégraphie est immuable. Jean Delafosse n'a rien d'exceptionnel, cependant. Abidjan regorge d'endroits comme celui-ci. La capitale économique compte des dizaines de « centres » enregistrés auprès de la Fédération ivoirienne de football (FIF). Sans compter tous ceux qui n'ont pas d'existence officielle, mais

qui poussent un peu partout comme des champignons. Une place de marché, un square municipal ou même un terrain vague sous un pont d'autoroute suffisent à leur éclosion.

En Côte d'Ivoire, la passion du foot est répandue comme une pandémie. Abidjan est son foyer principal. Depuis Abobo, commune du nord de la métropole surpeuplée, jusqu'à Port-Bouët, au sud de la lagune Ebrié, en passant par Treichville, Marcory ou Koumassi, les quartiers fourmillent de clubs et d'écoles de foot. Il ne s'agit pas toujours de pépinières de talents, mais tous, sans exception, sont des incubateurs de rêves. Des légions de mômes et d'adolescents y grandissent balle au pied, avec la certitude inébranlable que leur destin de futurs dieux des stades est déjà écrit. Le doute est un luxe qu'ils ne peuvent s'offrir. Dès lors, ils vivent dans l'attente fébrile qu'un grand club européen leur fasse un pont d'or identique à celui emprunté par les stars ivoiriennes du ballon rond : Aruna Dindane, Yaya et Kolo Touré, Cheik Tioté et les autres. Surtout, ils se voient suivre la voie royale de Didier Drogba, l'« Eléphant » sacré⁽¹⁾, idole de tout un peuple, héros de la dernière ligue des champions remportée avec Chelsea. Son nom bariole

Un terrain transformé en labour après une pluie tropicale. Les joueurs savent s'accommoder de ce genre de contrainte, eux qui sont habitués à taper le ballon dans les pires environnements.



La saison des pluies n'interrompt pas l'entraînement journalier, comme ici sur un terrain de Marcory Remblais.



« LE PÈRE AUQUEL ON DIT QUE SON ENFANT PEUT GAGNER UN MILLIARD COMME DROGBA EST PRÊT À S'ENDETTER DE QUELQUES MILLIONS DE FRANCS POUR LUI PERMETTRE DE SORTIR DU PAYS »

l'arrière des taxis, s'accroche aux murs des cités, s'affiche en lettres d'or au-dessus des grands boulevards gasolinés, sur les panneaux publicitaires transformés en mâts totémiques, où l'enfant-roi du pays fait l'article d'un géant mondial de la téléphonie mobile.

Malheureusement, pour l'immense majorité des jeunes joueurs ivoiriens, la trajectoire du succès n'est jamais aussi rectiligne que celle qu'ils impriment à leurs tirs au but. Prêts à tout pour dribbler la misère qui leur colle à la peau comme un maillot trempé de sueur, ils se laissent bercer d'illusions, entretenues par le boniment de maquignons locaux déguisés en managers (lire l'encadré). Et s'il s'agit de « toubabous » (des blancs), le baratin vantant la perspective d'une carrière professionnelle en Europe se transforme alors en parole d'Évangile. Nombre de familles, animées d'une foi inaltérable dans le génie prêté à leurs rejetons, se surendettent pour leur offrir le viatique censé les faire accéder aux grands championnats du Vieux Continent.

Au final, souvent, leurs rêves taillés dans le cristal se brisent net : ils se voyaient déjà fouler la pelouse du « Barca », faire vibrer les « Gunners » d'Arsenal ou se mesurer à Lionel Messi ; ils échouent dans le meilleur des cas sur le terrain d'un club de division inférieure, payés au lance-pierre. Ou tout bonnement, ils se retrouvent en situation irrégulière. En Belgique notamment – parmi d'autres points de chute européens de la diaspora africaine –, du côté de la Roue, à Anderlecht, où ils cultivent leurs chimères en croyant conserver leur niveau de jeu⁽²⁾. En dehors de l'Europe, le Maghreb (la Tunisie singulièrement) est une escale très courue de la filière ivoirienne. L'Asie possède aussi ses championnats-vitrines, ralliés en masse par les joueurs d'Afrique de l'Ouest, désireux de mettre le nez à la fenêtre du football mondialisé.

Si la plupart de ces damnés du foot sont doublement victimes de leur volonté aveugle de réussir à tout prix en Europe, ainsi que de petits escrocs qui en tirent profit, d'autres, par contre, sont la proie d'authentiques réseaux criminels transnationaux. La marchandisation de l'humain, dernier avatar de l'ordre économique mondial, sévit également dans le « footbiz ». Les mafias l'ont bien compris et accentuent leur mainmise sur le milieu du terrain. À l'Est surtout, où les parrains du « cartel football » ont désormais pris place dans la tribune présidentielle en Bulgarie, en Roumanie, en Ukraine et dans les républiques d'ex-Yougoslavie.

« Un jeune qui réussit en Europe nourrit 30 à 40 bouches »

L'échauffement se termine. Ils sont une quinzaine à trotter en rond autour de la place sableuse qui se réinvente chaque jour en terrain d'entraînement. La journée ne fait que commencer, mais déjà la chaleur pèse autant qu'une enclume. Des papiers gras flottent à la surface des mares d'eau croupie dans lesquelles barbotent des enfants en loques. Des femmes aux boubous chamarrés, la tête surmontée de charges hétéroclites, vont et viennent le long des mesures en enfilade. Sogefiha, quartier de la commune de Koumassi, ramollit sous le soleil.

L'ombre projetée d'un petit bouquet d'arbres ondoie en bordure de terrain. Assis sous le feuillage protecteur, Konaté Sidiki, le coach, et Franck Kouadjo, son adjoint, s'apprentent à diriger la séance journalière. « Vous allez voir, il y a beaucoup de talent ici, malheureusement il est gâché », lance l'un des deux cadres du Centre ivoirien de formation de football d'Abidjan (CIFFA). Créé en 1997, le CIFFA porte un intitulé ronflant pour une structure qui ne dispose guère que de moyens de fortune. Elle est riche, en revanche, de quatre-vingts footballeurs de toutes les classes d'âge. Comme avant chaque entraînement, les joueurs forment un cercle d'où montent vers le ciel bleu marbré de blanc des prières adressées conjointement à Jésus et à Allah. Ici, le foot fait des miracles en parvenant mieux que n'importe quelle tentative de rapprochement islamo-chrétien à rassembler les deux communautés.

La session du jour a débuté. La simple apparition d'un blanc sur le bord de touche dope l'habituelle furia des joueurs qui en rajoutent pour se démarquer. Taper dans l'œil du « toubabou » est un must. On a beau expliquer que nous ne sommes pas là pour recruter, rien n'y fait. Cent fois, nous nous entendrons répondre : « Peu importe que vous soyez journaliste. Vous devez connaître des clubs en Belgique avec lesquels vous pourriez me mettre en contact. » Avant même d'être un défi sportif, cette volonté farouche de faire carrière à l'étranger constitue un enjeu social majeur : « Si un seul de ces jeunes réussit en Europe, ce sont 30 à 40 bouches qu'il va nourrir ici », résume l'entraîneur, lapidaire.

Des buts décatés, des ballons élimés, des vestiaires inexistant, un terrain transformé en labour après chaque averse tropicale... Konaté Sidiki dresse un inventaire à la

Prévert. « On ne reçoit aucune aide de la Fédération et c'est le cas de tous les autres centres de formation », déplore-t-il. « On se débrouille avec le matériel que notre président-fondateur nous envoie parfois de France, où il entraîne depuis 2002 les jeunes d'une équipe de district en banlieue parisienne, ainsi qu'avec l'argent que nos affiliés peuvent mettre dans leur formation. » Un équipement coûte environ 6 000 francs CFA (9 euros), un ballon 4 000 francs (6 euros). À cela s'ajoutent les émoluments du coach et divers services (soins, transports, etc.), en moyenne 2 000 francs par mois (3 euros). Un réel sacrifice pour les familles pauvres qui tirent leur maigre subsistance d'activités précaires ou de petits métiers urbains rémunérés à hauteur de 35 à 50 000 francs (55 à 75 euros). Mais elles l'acceptent volontiers, certaines que leurs « gamins en or » sont un placement d'avenir.

Plus encore que l'indigence des académies et des clubs, c'est l'absence actuelle de véritables championnats pour les moins de 18 ans que regrette Konaté. Et, avec lui, tous les entraîneurs que nous avons rencontrés. Michel Sampa, président du centre de formation Olympio (OCF) et du club éponyme (110 joueurs), basés à Marcory Remblais, enfonce le clou : « On paie une licence à la Fédération qui n'organise rien en retour. Tout ce qui se fait l'est à notre initiative et à nos frais. C'est une erreur, parce que les centres sont le vivier et l'avenir du football ivoirien. Du coup, nos jeunes se retrouvent à court de compétition. Certains se découragent et tombent dans la délinquance. Les autres sont prêts à tout risquer pour aller jouer à l'étranger. Or, si nous avions un championnat structuré, tout ça n'arriverait pas. »

Il est vrai qu'en Côte d'Ivoire, le foot offre à des milliers de jeunes de pouvoir maîtriser leur corps et leur esprit. « S'ils n'étaient pas sur les terrains, vu la situation socio-économique du pays, beaucoup seraient des voyous », martèle Youssouf Diagabaté, professeur de lycée et recruteur dans le cadre du projet « Aspire Football Dreams », une campagne mondiale de détection de talents en herbe, financée par Aspire, la Mecque qatari des académies sportives. De fait, ils sont désormais nombreux à délaisser la vocation de footballeur au profit de l'activité de « brouteur ». Cette spécialité locale de l'arnaque sur Internet enrichit considérablement des ribambelles de gosses, lesquels affichent avec ostentation leur réussite aussi insolente qu'illégale, vantée sur la toile et chantée au rythme du « coupé décalé » dans les « maquis » et les boîtes de nuit d'Abidjan. Mais si la mise sur pied d'une compétition pour les plus jeunes et l'apport de moyens supplémentaires seraient à coup sûr profitables au football ivoirien, on peut émettre de sérieux doutes quant au fait que cela suffise à détourner ses pratiquants du mirage européen. En effet, ce ne sont pas les quelque 150 000 francs CFA mensuels (230 euros) d'un joueur du top de la première ligue ivoirienne – des primes de match s'y ajoutent,

mais il faut aussi compter avec les arriérés de paiement – qui peuvent rivaliser avec les salaires mirobolants des stars africaines du foot mondial. Ni même d'ailleurs avec le revenu minimum légal perçu en Belgique par un footballeur professionnel non ressortissant de l'Union européenne, soit 71 000 euros bruts par an pour la saison 2011-2012.

Le commerce de la « perle noire »

Le football continue dès lors d'entretenir les espoirs les plus fous dont se nourrissent quantité de gens au pays du sport-roi. Depuis les présidents de clubs en vue de la Ligue 1, jusqu'aux coaches parfois autoproclamés des quartiers. Parmi les premiers, « certains se servent du foot pour s'enrichir en captant 15 à 20 millions de francs sur les 50 millions de subvention qu'alloue la Fédé aux clubs pros », dénonce Yves Mimi, vice-président d'Ivoire Sports Promotion (ISP), une association active dans le repérage et le suivi de jeunes talents sportifs. Les seconds vivotent grâce à l'écot récolté auprès des joueurs en échange de leur entraînement. Et puis, il y a les responsables de centre, en recherche perpétuelle de la « perle noire » qu'ils espèrent dénicher dans leurs rangs, pour la revendre ensuite au prix fort à l'ASEC Mimosas, le mythique club abidjanais, sorte d'Anderlecht ivoirien. Ou, de préférence, la négocier bien plus chèrement encore en Europe. À condition toutefois d'empocher l'indemnité de formation du joueur transféré, laquelle leur passe sous le nez dans la plupart des cas.

Mais le commerce de la « perle noire », c'est surtout l'affaire des intermédiaires marrons qui savent la faire miroiter aux yeux de parents facilement éblouis par le faux éclat donné à leurs prétendus enfants prodiges. Des « managers » ivoiriens complices de « recruteurs » occidentaux ruinent ainsi des familles entières en leur vendant des voyages sans retour vers les eldorados fictifs de la planète foot. « Le père auquel on vient dire que son enfant peut gagner un milliard comme Drogba est prêt à s'endetter de quelques millions de francs pour lui permettre de sortir du pays », témoigne Issiaka Compaoré, co-dirigeant du Racing Club de Koumassi (RCK) et figure du quartier. Il ajoute que les sirènes de l'argent tourneboulent les esprits : « Autrefois, par exemple, les parents musulmans interdisaient à leurs enfants de jouer au football, considérant ce sport comme satanique. Eh bien, le croiriez-vous, à présent, ce sont eux qui les poussent à s'y mettre ! »

Elles sont connues, les manipulations des escamoteurs noirs et parfois blancs qui, moyennant finance, sortent de leur chapeau des billets d'avion, des autorisations de sortie du pays pour les mineurs d'âge, des documents d'identité, des invitations de clubs, des visas Schengen, etc. Le tout falsifié, bricolé, acheté. « L'argent efface tous les obstacles,

Entraînement ou pas, Sangaré (16 ans) ne coupe pas à la corvée quotidienne de salades dont la vente fait vivre en partie sa famille. De retour chez lui après un match, une fois sa douche prise, c'est la lessive de son équipement qui l'attend.

Ousmane (16 ans, à gauche), comme tous les jeunes footballeurs ivoiriens, a les yeux brûlants d'envie lorsqu'il évoque Didier Drogba et les autres « éléphants sacrés » de l'équipe nationale.



« JE VEUX DEVENIR UN GRAND FOOTBALLEUR, JOUER À BARCELONE OU À CHELSEA ET GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT POUR AIDER MA FAMILLE »

même les contrôles à l'aéroport», nous assure un entraîneur qui a vu partir plus d'un jeune. Et pourtant, ils sont tellement nombreux à se laisser illusionner. C'est le cas de Lorenzo (18 ans), qui a cru pouvoir marcher sur les traces de Didier Lebri, un ancien du CIFFA de Sogefiha comme lui, aujourd'hui attaquant de l'AS La Marsa, formation de la Ligue 1 tunisienne. «Faire carrière à l'étranger, c'est mon rêve», explique-t-il. «L'an dernier, lorsqu'un agent ivoirien est venu me trouver en me disant qu'il pouvait me faire passer un test au Stade tunisien, je me suis dit que c'était ma chance, une première étape vers un championnat européen. Il avait une invitation du club, mais elle s'est révélée fausse après coup. Comme j'étais encore mineur, il a obtenu de mes parents une autorisation de voyager sans eux. Un simple passeport suffit pour se rendre en Tunisie. Pour le billet d'avion et la prise en charge de mon séjour, il nous a demandé 800 000 francs CFA.» Comme toujours en Afrique, les proches de Lorenzo ont réuni la somme en empruntant auprès des parents, des amis, des voisins. Une dette que le talent du jeune footballeur, encensé par le soignant manager, allait rembourser largement, disait-il. «Tout s'est écroulé quand je suis arrivé à Tunis», raconte Lorenzo. «Personne pour m'attendre, pas de prise en charge, pas d'hébergement, pas de club, rien. Tout ce qui m'avait été promis n'était que du vent et mon billet était un aller simple. Je suis resté un mois dans un appartement que je partageais avec d'autres Ivoiriens dans ma situation. Je me suis quand même débrouillé pour passer un test au Stade tunisien, mais il n'a pas été positif. C'est mon grand frère qui m'a fait parvenir de l'argent pour vivre sur place et ensuite me payer un vol de retour.»

L'histoire ne s'arrête pas là. À peine rentré à Abidjan, Lorenzo croise la route d'un nouveau carambouilleur qui l'expédie cette fois en Chine. Il atterrit à Guangzhou, muni d'un visa touristique, d'une paire de crampons et de l'espoir renouvelé de décrocher un contrat pro. Hélas, le cauchemar tunisien se répète à l'identique. Il tente alors son va-tout en Thaïlande. En plein boum, le foot thaï est branché sur le réservoir africain pour s'alimenter à bon compte en joueurs doués. Mais le filtre à l'arrivée est impitoyable et Lorenzo reste sur le carreau. «J'ai vécu plusieurs semaines

à Bangkok en compagnie d'autres footballeurs africains. Ils sont beaucoup là-bas, sans papiers et parfois sans logement. Certains jouent pour des petits clubs qui les paient très mal. D'autres acceptent des boulots clandestins pour survivre. Il y en a qui tombent dans le trafic de drogue et la prostitution. C'est vraiment la merde ! Moi, je suis revenu au pays avec l'argent que mon frère m'a de nouveau envoyé. Au total, ma famille en est environ à quatre millions de francs de dettes (NDLR : 6 000 euros). Ça va nous prendre des années pour rembourser. Entre-temps, les deux qui m'ont arnaqué ont disparu. J'ai fait l'erreur de ne pas écouter mon coach qui m'avait pourtant averti de ces pratiques. Maintenant, j'informe du danger mes camarades du centre. Celui qui a vu le lion est sur ses gardes ! » Repartira-t-il si une nouvelle opportunité se présente ? «Si elle est sérieuse cette fois, oui. Je n'abandonne pas mon rêve...»

Le rêve d'Ousmane et de Sangare

La rue de terre s'étire au pied de la grande mosquée de Koumassi, vaisseau immobile flottant au-dessus du quartier populaire de Kankankoura. De part et d'autre de l'artère poussiéreuse, des maisons étroites chapeautées de tôles brûlantes grimpent l'une sur l'autre. Un caniveau à ciel ouvert charrie une eau putride dans laquelle navigue une armada d'ordures. Entre les façades décrépites, des boutiques de bric-à-brac, des éventaires dépouillés, des commerces de rien du tout. Les adultes indolents trompent l'ennui en palabrant sous les ombrages. Des galopins rieurs à moitié nus, d'autres mal fagotés dans des blouses floquées aux noms des Zidane, Ronaldo et consorts, vagabondent au milieu de monticules de déchets noirâtres que remuent des chiens pelés.

Devant chez lui, Sangare Tiomogo, 16 ans, aide sa mère au lavage de salades cultivées sur un lopin de terre à proximité de l'aéroport international. Cette modeste activité maraîchère, assortie du peu d'argent qu'envoie le père exilé au Mali, constituent tout le revenu de la famille nombreuse. Les mains plongées dans le baquet d'eau où surnagent les laitues, Sangare a déjà revêtu le maillot du Racing Club de Koumassi (RCK). Comme chaque après-midi, il s'apprête à rejoindre à pied «Inch'Allah», du nom de la place communale qui sert de lieu d'entraînement aux différentes équipes du club. Lui évolue comme meneur de jeu. Il a arrêté l'école en primaire pour se consacrer entièrement au football. En devenant professionnel, il espère réussir là où son frère aîné a échoué. «Nous incitons les plus jeunes à ne pas abandonner les études avant l'âge de 14 ans au moins», assure Lassina Traoré, président délégué du RCK. « Mais la majorité des familles misent tout sur le succès de leurs garçons dans le foot. Pour elles, c'est l'unique solution à leur misère. Les diplômes ne garantissent rien en Côte d'Ivoire. Beaucoup de bacheliers et mêmes d'universitaires sont chômeurs.»

Les conditions de jeu à «Inch'Allah» sont aussi déplorable que partout ailleurs. Il faut se changer à même le trottoir, entre une vendeuse de bananes et un cireur de chaussures, le long du boulevard où les voitures processionnent sans fin en crachant leurs panaches de fumée noire. Il convient après ça de s'accommoder tout à la fois

des curieux agglutinés par grappes autour du terrain, des marmots lancés à la poursuite de pneus incontrôlables, des mamans girondes parvenues distraitement au milieu de la mêlée et des camions poussifs à la manœuvre sur la place. Enfin, il faut compter avec les manifestations récurrentes qui hypothèquent les entraînements : réunions politiques, rassemblements religieux, événements festifs, etc.

C'est ici, toutefois, qu'Ousmane Samake (16 ans) travaille quotidiennement ses qualités de défenseur central depuis qu'il a quitté la classe de terminale et renoncé à passer son bac. Ami et coéquipier de Sangare, il habite également Kankankoura. En compagnie de sa mère et de ses trois sœurs, il partage une habitation semblable à mille autres. Passé l'entrée, un couloir étriqué conduit à une petite cour intérieure. Sol en béton vérolé, murs fanés, toitures en Eternit sur lesquelles des antennes emmêlées zèbrent le ciel torride. Ousmane occupe une chambre au fond de la courette. C'est là qu'il se réfugie une fois le soir tiède et lourd venu. Il se jette sur sa paillasse pour contempler, les yeux brillants d'envie, les posters des artistes du ballon rond qui tapissent les murs. À quelques pas de là, Sangare vénère les mêmes reliques de papier glacé. Leur rêve sans issue est pris d'assaut par des armées d'adolescents qui s'y cramponnent fermement. Ils l'expriment invariablement à la manière d'un credo : «Je veux devenir un grand footballeur, jouer à Barcelone ou à Chelsea et gagner beaucoup d'argent pour aider ma famille. Je sais que ce va être difficile, mais j'ai la foi et ça va marcher avec l'aide de Dieu.»

Assita, la maman d'Ousmane, une Dioula splendide dans son boubou écarlate, nous ouvre la porte du séjour minuscule plongé dans un clair-obscur monochrome. Fièvre que des journalistes européens s'intéressent à son fils, elle nous dit tout son espoir : «Tout le monde m'assure qu'Ousmane est très doué. Je prie pour sa réussite chaque fois que je me rends à la mosquée et toute la famille croit beaucoup en lui.» C'est donc bien volontiers qu'elle prélève sur son petit commerce de médicaments les mille francs mensuels destinés à payer les services du coach. «C'est dommage qu'il n'ait pas eu son bac, mais il n'aurait de toute façon pu rien en faire et je n'ai pas les moyens de lui payer des études supérieures. Le football, c'est mieux pour lui», explique-t-elle. Elle n'ignore pas que son garçon peut être la proie d'agents malhonnêtes, mais elle assure avoir trouvé la parade : «Je l'ai envoyé quinze jours au Mali, chez les féticheurs, pour qu'ils le protègent contre le malheur et les mauvais sorts.» La réputation des marabouts maliens n'est plus à faire auprès des Ivoiriens. Ils sont d'ailleurs nombreux à penser que Didier Drogba, l'icône nationale, doit autant son succès à la magie de son épouse malienne qu'à celle de ses pieds.

La nuit recouvre Abidjan de son voile moite. Nous repartons désarçonnés par un amer sentiment d'impuissance. Ils nous paraissent soudain bien maigres, les arguments censés convaincre Sangare, Ousmane et tant d'autres de ne pas se laisser happer par le mirage du foot. S'aventurer à ramasser des feuilles mortes un jour de grand vent ne serait pas moins présomptueux. Drogba déploie toujours son sourire carnassier sur les affichages publicitaires qui défilent derrière la vitre de la voiture. On songe à cette pensée prémonitoire d'Albert Londres, cueillie dans «Terre d'ébène» : «L'Afrique muette n'est qu'un terrain de football.» ■

(1) Didier Drogba est le capitaine des «Eléphants», l'équipe nationale de Côte d'Ivoire.

(2) Paris Match du 03/11/2011.

COMMENT ACHETER UN JEUNE JOUEUR EN 30 MINUTES

Nous l'appellerons Marius. Il se présente comme agent de joueurs, même s'il ne fait pas partie de ceux officiellement reconnus par la FIFA (Fédération internationale de football) en Côte d'Ivoire. Le rendez-vous est fixé dans un centre commercial de Marcory. L'homme croit avoir en face de lui des recruteurs belges en prospection dans le pays.

Connaissez-vous un peu le championnat de Belgique?

Oui, je travaille d'ailleurs parfois avec M.V. (NDLR : ancien cadre d'un club flamand limogé pour indélicatesses, reconverti comme manager peu réputé pour sa probité). Nous avons collaboré dans le cadre de transferts de joueurs burkinabés vers la Belgique.

Vous ne travaillez donc pas que sur la Côte d'Ivoire?

Non, j'ai aussi beaucoup de contacts au Burkina Faso, au Mali et au Ghana. Que cherchez-vous?

Des jeunes de 16, 17 ans maximum, talentueux mais avec une marge de progression, pour des équipes de D2, D3...

Je peux vous faire rencontrer deux des miens, un milieu de terrain et un avant-centre, actuellement en équipe nationale cadet au Burkina. Le milieu est un phénomène : il a 16 ans, mesure 1,83m et est très fort de la tête. **Nous avons déjà repéré quelques joueurs de centres, ici, à Abidjan. Pourriez-vous approcher les familles pour nous?**

Sans problème. Il suffit qu'on s'entende sur la manière de collaborer et je m'occupe de tout.

C'est-à-dire?

Je vous obtiens les autorisations parentales, je me charge des formalités administratives de sortie du pays, etc.

Comme il s'agit de mineurs, nous craignons des réticences de la part des parents et des autorités sportives et administratives. Qu'en pensez-vous?

Non, rassurez-vous, tout est une question de confiance, de relations et bien sûr d'argent.

Quels sont vos tarifs?

Je prends 20 % de commission plus les frais.

Ça prendrait combien de temps?

Imaginons qu'on trouve un accord maintenant, je me mets au travail et d'ici deux mois maximum, le jeune qui vous intéresse peut se trouver en Belgique.

Nous ne comptons pas financer les billets d'avion, le visa et les divers coûts. Les parents des jeunes susceptibles de nous intéresser paieraient, d'après vous?

S'ils sont en confiance et que tout est clair, ils trouveront l'argent. Tout ce qu'ils demandent, c'est que leurs enfants fassent carrière en Europe.

Dernière chose : si nous voulions recruter un petit très prometteur, disons 12, 13 ans, serait-ce envisageable?

Tout est possible. Des enfants doués, je suis d'ailleurs en train d'en recruter pour le centre de formation que je m'apprête à monter ici, à Abidjan. Je peux vous envoyer des CV, des vidéos, organiser des visionnages, tout ce que vous voulez.

(F.L.)

Siaka Bamba évolue au Desportivo Feirense, un club de la première division portugaise. De retour pour les vacances dans son quartier de Marcory Remblais, il fait la fierté de ses anciens camarades de jeu. A leurs yeux, sa compagne blanche est le symbole ultime de sa réussite en Europe.



DE L'AFRIQUE À L'ASIE LES ENFANTS PERDUS DU FOOT

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE ROGER JOB



UNE GRANDE ENQUÊTE PARIS MATCH MENÉE AVEC LE SOUTIEN DE L'ASBL KRÉATIVA ET DE LA FONDATION SAMILIA

Moussa, 19 ans, malien, arrivé à Bangkok en décembre, s'entraîne dans son quartier de Lat Praoh.

Après la Belgique et la Côte d'Ivoire, Paris Match poursuit en Thaïlande sa grande enquête sur les traces des « damnés du football africain ». Notre série, soutenue en partie par le Fonds pour le journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles, s'achève au « Pays du sourire », nouvel eldorado asiatique du ballon rond rallié en masse par de jeunes joueurs originaires du Continent noir (Ca-

merounais, Ivoiriens, Guinéens, Ghanéens, Nigériens, etc.), partis à la poursuite d'un rêve souvent en trompe-l'œil, celui d'une carrière professionnelle au plus haut niveau. Le journaliste Frédéric Loire et le photoreporter Roger Job les ont suivis dans Bangkok, où ils tentent de trouver une issue favorable à leur voyage sans retour vers cette Afrique indigente qu'ils s'efforcent de fuir.

ALLAH PLUS GRAND QUE MESSI

Si les Messi, Ronaldo, Neymar et autres dieux du stade sont vénérés par des millions de gamins à travers toute l'Afrique du football, c'est à Allah et à Jésus qu'ils adressent leurs prières quotidiennes pour demander que leur vœu le plus cher – endosser le maillot de leurs idoles

– soit exaucé. Mais pour beaucoup, le miracle n'a pas lieu. Victimes du mirage qu'ils entretiennent volontairement et de soi-disant managers qui l'alimentent sans vergogne, ils demeurent sur la touche. Il n'empêche, leur foi aveugle les pousse à y croire encore.

*Faubourg de Bangkok.
De retour de
l'entraînement, ce jeune
footballeur musulman
prie sur le palier de son
immeuble.*





Serge et Christian, tous deux camerounais, sont sans club depuis près de trois ans.



LA MISÈRE ET L'ENNUI

Les joueurs se cotisent pour louer le terrain synthétique de Lat Praoh.

Certains sont sans club depuis longtemps. D'autres n'ont même jamais eu l'occasion de porter les couleurs d'une équipe thaï. Désœuvrés, ils passent le plus clair de leur temps à espérer une opportunité qui ne se présente jamais.

Seuls l'entraînement journalier et la recherche de maigres moyens de subsistance rompent la monotonie de l'attente. L'espoir d'une improbable réussite les aide à supporter la honte de l'échec et le poids écrasant de la dette familiale.



Pour échapper à la réalité, certains rêvent dans les boutiques spécialisées du centre-ville.



S'entasser à plusieurs dans une chambre minuscule est parfois l'unique moyen de se la payer.



Moussa (19 ans, malien) et Abas (17 ans, ivoirien) sur le banc de touche pendant un match amateur disputé par une équipe thaï. Tout un symbole.



Dans moins de 10 m², Moussa et Abas dorment, cuisinent, mangent et se lavent.

LE « PAYS DU SOURIRE », OÙ ILS PENSAIENT FAIRE FACILEMENT CARRIÈRE, SE TRANSFORME POUR BEAUCOUP DE FOOTBALLEURS AFRICAINS EN CIMETIÈRE DES ILLUSIONS

UN REPORTAGE DE **FRÉDÉRIC LOORE EN THAÏLANDE**

Empilement anarchique de gratte-ciel, d'interminables avenues aux trottoirs frangés de stands ambulants, d'auto-routes aériennes gasolinées, de nuées de taxis et d'essaims de deux-roues, de centres commerciaux zébrés d'enseignes criardes: un tohu-bohu au milieu duquel le skytrain trace son long sillon d'acier. Bangkok est une ruche de fer et de bitume, qui bourdonne nuit et jour en rythme avec la pulsation urbaine de ses quatorze millions d'habitants.

Comme toutes les mégapoles mondialisées, Krung Thep, la « Cité des anges » en langue thaï, draine les espoirs de jours meilleurs, les promesses d'avenir et les rêves de gloire comme le fleuve Chao Praya charrie ses eaux sales. Capitale d'un pays inscrit sur la carte des nouveaux eldorados asiatiques du ballon rond, Bangkok voit affluer depuis quelques années des migrants d'un genre particulier. Il s'agit d'Africains, originaires pour la plupart des terres sacrées du football noir (Cameroun, Côte d'Ivoire, Guinée, Ghana, Nigéria...), persuadés que le « Pays du sourire » va leur servir de tremplin vers les cimes de la planète foot gravies avant eux par les Didier Drogba, Samuel Eto'o, Emmanuel Adebayor, Yaya Touré, entre autres diamants noirs sortis dans l'écrin des plus grandes arènes du sport roi en Europe. Nous en avons croisé des dizaines, remplis de cette conviction inébranlable. Eux pensent être au moins des centaines à Bangkok. Peut-être même sont-ils des milliers à travers toute la Thaïlande.

C'est à On Nut, dans les faubourgs, qu'ils échouent le plus souvent à leur descente d'avion. Les grands frères y recueillent les plus petits et font leur apprentissage d'un pays où, à l'exception de la chaleur poisseuse, tout diffère de l'Afrique subsaharienne: la langue, les coutumes, la nourriture. Mais surtout, les nouveaux venus ne tardent pas à décou-

vrir, incroyables, qu'on leur a vendu au prix fort un rêve en trompe-l'œil. Ils se voyaient déjà fouler les terrains de la Thai Premier League (équivalent de la D1 belge), mouillant les maillots floqués aux couleurs des équipes phares de l'élite du foot thaïlandais; au lieu de ça, ils se retrouvent dans le meilleur des cas à négocier des contrats fantômes auprès de dirigeants de clubs de divisions inférieures qui ne veulent pas d'eux, sinon au rabais. Beaucoup n'en sont même pas là. Leurs dernières illusions absorbées par le buvard de la réalité, ils doivent avant tout songer à subsister dans Bangkok qui n'a rien à leur offrir, pas même un boulot de trimardeur payé au lance-pierres.

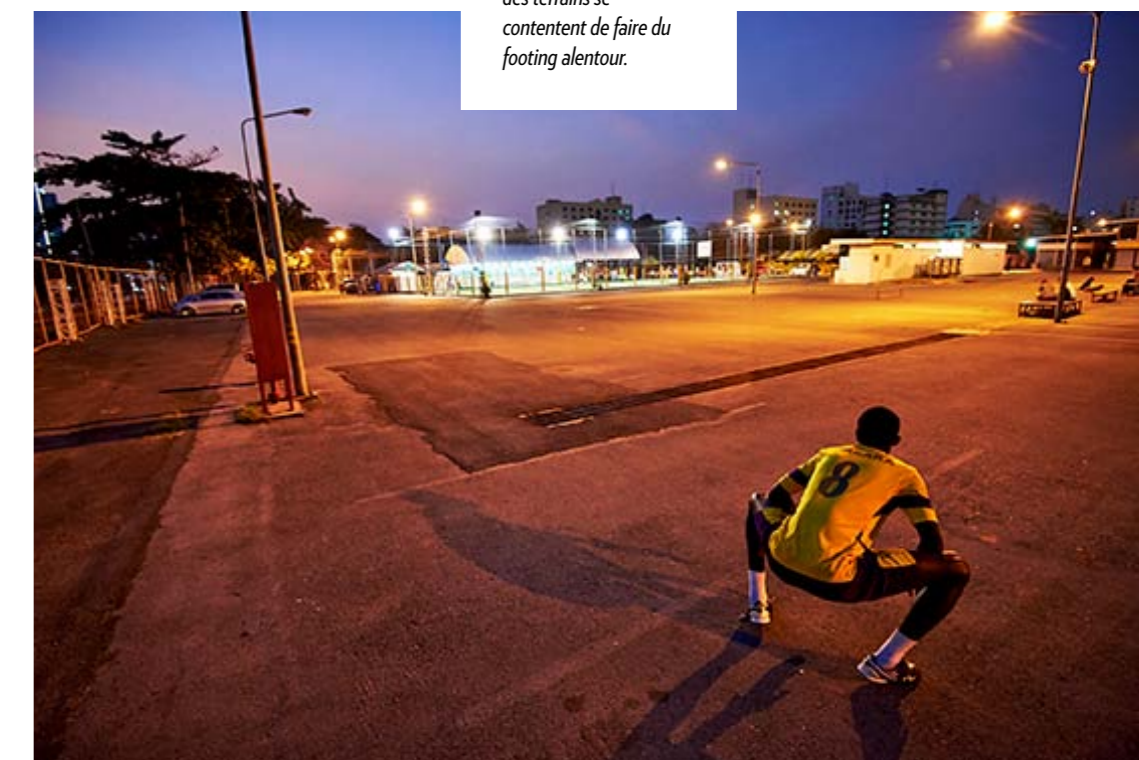
Une fois leur initiation terminée à On Nut, ils s'aventurent plus loin dans la ville, qu'ils apprennent à apprivoiser peu à peu. Manier des rudiments de thaï, se déplacer à peu de frais dans le réseau de transports aussi ramifié qu'une mangrove, trouver à se nourrir et à se loger à petit budget sont les trois règles de base de la survie dans la jungle urbaine bangkokoise. On les retrouve alors dans les quartiers périphériques de Ram-

khamhaeng, Lat Phrao, Bang Kapi et ailleurs, jamais très loin d'un terrain de foot, point de convergence ultime où, chaque jour de la semaine, comme les fidèles au moment de l'appel à la prière, ils se rassemblent en nombre à l'heure de l'entraînement. Ce rituel immuable les réunit par affinités nationales ou linguistiques, Camerounais et Ivoiriens, Ghanéens et Nigériens, auxquels se mêlent parfois des Maliens ou des Sierra-Léonais. Leurs retrouvailles journalières autour du cuir constituent leur repère le plus tangible dans un quotidien morne saturé de misère et d'ennui.

« QUAND TU SORS EN RUE, TU MARCHES SUR LES ORTEILS »

Samuel, un jeune Camerounais de 24 ans, habite une chambre dans un immeuble délavé de Bang Kapi. Le décor de cette petite pièce d'à peine 10 m² est quasi identique à celui des chambres dans lesquelles tous les footballeurs africains de Bangkok étirent mollement leur existence: un matelas bigarré sous un néon blafard, des

Ceux qui n'ont pas d'argent pour la location des terrains se contentent de faire du footing alentour.



« ON CONTINUE À Y CROIRE ET À SE LEVER TOUS LES JOURS À SIX HEURES POUR ALLER S'ENTRAÎNER. ON A TOUT SACRIFIÉ AU FOOT, IL FAUT QUE ÇA MARCHE ! DIEU VA RÉPONDRE À NOS PRIÈRES »

murs dépouillés que seuls l'inévitable poster de Ronaldo ou un fanion d'un club anglais fameux tentent d'habiller, une armoire bancale sur les charnières de laquelle s'appesantit une pile de sacs de sport contrefaits, un petit meuble de bureau où se battent en duel une télé et un PC. Dans un recoin, des chaussures à crampons impeccables s'alignent comme à la parade. Sur le balcon minuscule éclairé de lumière blanche, un bec à gaz et une vaisselle sommaire délimitent le coin cuisine. Derrière une porte, une cuvette de WC, un petit évier et un pommeau de douche se donnent des airs de salle de bains.

« Je loue 5 000 bahts (115 euros) par mois », raconte Samuel. « Pour les trouver, je compte sur l'argent que me donne un copain de club. Le reste, c'est de la débrouille. En dehors du foot, il n'y a aucun job pour les Africains ici : les Thaïs font tout, jusqu'aux plus petits boulots. De toute manière, à leurs yeux, on ne sait rien faire d'autre que taper dans un ballon. »

L'itinéraire suivi depuis le Cameroun par Samuel est semblable aux parcours empruntés par tous les damnés du foot africain. Après être passé par un centre de formation et avoir joué en D3 et en D2, il a cru qu'une carrière professionnelle à l'étranger lui était promise, envoûté par les sortilèges de l'un de ces bonimenteurs locaux, autoproclamés

managers, qui écument le continent en vendant à prix d'or des allers simples pour nulle part aux jeunes footballeurs certains d'avoir décroché la timbale.

Après une première tentative avortée en Malaisie, il a débarqué en Thaïlande en novembre 2011, un visa touristique dans une poche, l'autre lestée d'une dette de 4,5 millions de francs CFA (7 000 €) contractée par sa famille pour lui payer ce voyage sans retour. Défenseur central, il a joué deux saisons dans le nord du pays, avec Chiang Rai, une équipe de deuxième division. A présent, tandis que la période des transferts tire à sa fin, une élongation à la cuisse qu'il n'a pas les moyens de soigner le contraint à demeurer au quartier et le prive de l'éventualité de rempiler pour la saison prochaine, qui débute en février. « Mon contrat a été cassé suite à ma blessure. Je me retrouve sans rien. Dans les divisions inférieures, un contrat ne vaut pas grand-chose. En tout cas pour les joueurs africains, qui n'ont aucun recours s'il n'est pas respecté », explique Samuel, dépit. « Ici, on t'engage un jour et on te vire le lendemain avec le sourire. Il suffit d'un mauvais match, d'un joueur étranger qui débarque ou d'un Africain qui se vend moins cher que toi et te voilà dehors. Tu signes, tu fais la fête, tu rends grâce à

Afin d'éviter la chaleur, les Africains se lèvent tôt pour aller s'entraîner dans des endroits parfois improbables.

Dieu, tu appelles la famille au pays et puis tout

s'écroule. Direction le quartier où tu te retrouves sans un baht. Il ne te reste plus qu'à voyager dans toute la Thaïlande les week-ends pour aller "gratter" les frères qui sont en club. Ils t'aident parce qu'ils savent que demain, ce sont peut-être eux qui auront besoin de toi à leur tour. »

Cet arbitraire permanent, les footballeurs africains en sont d'autant plus victimes que beaucoup séjournent illégalement en Thaïlande. La crainte de la police de l'immigration les accompagne partout comme une ombre inquiétante. « Quand tu sors en rue, tu marches sur les orteils », poursuit Samuel. L'image est joliment évocatrice. « S'aventurer en dehors du quartier, c'est prendre un risque. Si un ami te rend visite, il s'annonce avant car nous n'ouvrons la porte à personne. En Thaïlande, si tu te fais arrêter, tu dois payer pour être jugé. Ensuite, si on te condamne à rentrer en Afrique, tu dois payer toi-même ton billet d'avion. Si tu n'as pas l'argent, tu restes en prison jusqu'à ce que tu l'obtiennes. Un contrôle en rue par les policiers de l'immigration ou ceux de la brigade des stupéfiants débouche souvent sur une fouille de ton domicile. Il arrive parfois qu'ils en profitent pour dissimuler de la drogue dans tes affaires et te soutirer de l'argent pour acheter leur silence. Et puis, il y a la peur des dénonciations par certains frères qui renseignent la police contre une partie

de ce qu'on t'aura pris. De toute manière, dès qu'ils te tombent dessus, on parle de toi à l'imparfait ! »

Par crainte des mouchards, les Africains de Bangkok conservent jalousement le secret qui recouvre la date d'expiration de leur visa. Ce précieux sésame n'a pas de prix, sinon celui de la corruption : 80 000 bahts (1 850 €) payables à un intermédiaire noir pour qu'il soudoie l'un ou l'autre fonctionnaire thaï. Se le procurer par la voie officielle ne coûte en réalité que 1 900 bahts (45 €). Mais celle-ci est parsemée d'obstacles administratifs : une invitation part d'un club à l'adresse d'un joueur, transite ensuite successivement par la Fédération de football et l'Autorité sportive thaïlandaise, qui l'approuvent ou non avant de solliciter le visa auprès du ministère de l'Intérieur. Si ce dernier le délivre, il appartient à son bénéficiaire d'aller le retirer auprès de l'une des rares ambassades de Thaïlande en Afrique (le Kenya à l'est, le Sénégal et le Nigeria à l'ouest).

Sur base de l'octroi du visa, un permis de travail renouvelable est accordé au joueur selon la durée de son contrat. Lorsque le contrat s'achève, le visa et le permis prennent fin également. Alors qu'auparavant, la procédure de renouvellement de visa au bénéfice d'un candidat déjà présent en Thaïlande pouvait s'effectuer depuis le Cambodge voisin par exemple, la législation impose désormais au demandeur de rentrer au pays faire les démarches. Une embûche supplémentaire qui achève de décourager toute velléité de sortir de la clandestinité chez ceux, innombrables, pour lesquels une simple course de taxi est hors de prix.

LE SORCIER BLANC

« Mouki, lui, a tout pour réussir », observe Robert Procureur à propos de sa dernière recrue, pendant que le jeune Ivoirien arpente à longues foulées fé-

lines le terrain d'entraînement du BEC Tero Sasana, à Nong Jok, dans la grande banlieue de Bangkok. Moukaïlou Kekerere, 21 ans, a rejoint les espoirs de ce club de Thai League en septembre dernier, après un passage par Lille et par Mouscron où il n'a pas eu le temps d'user ses crampons. « M. Robert est venu me chercher à mon retour à Abidjan », dit-il sur le ton de la gratitude. « Mon objectif, ça reste l'Europe, mais j'ai accepté de venir ici parce que je lui fais confiance pour la suite de ma carrière. »

« M. Robert », comme tout le monde l'appelle ici, c'est le sorcier blanc du foot thaïlandais. Homme d'affaires bruxellois reconverti au début des années 2000 en directeur de l'Académie locale JMG – du nom de Jean-Marc Guillou, le chasseur français de « perles africaines », l'homme qui avait aligné onze Ivoiriens sur la pelouse de Beveren –, il a par la suite forgé sa légende en réussissant une performance de féticheur : hisser, en l'espace de quatre ans, le club de Muangthong United (racheté dans le but d'y placer ses académiciens) des profondeurs de la D3 au sommet de la Thai Premier League, remportée en 2010 !

Muangthong revendu, le gourou belge fait maintenant les beaux jours du BEC Tero où il officie en tant que manager général, poste confié par le grand patron du club, un tycoon anglo-birman qui a fait fortune dans l'industrie des médias et du divertissement. Branché sur le filon ivoirien, Robert Procureur draine jusqu'en Thaïlande de jeunes pépites qu'il place généralement en D2 (où le salaire mensuel est de l'ordre de 1 000 euros), en leur donnant l'opportunité de faire monter leur cote à la bourse de l'or noir. C'est le cas de « Mouki », qui domine de sa haute silhouette li-

Malgré leur courage et leur détermination, beaucoup se demandent ce qu'ils vont devenir.

gneuse la réserve de talents du BEC Tero, l'écurie dirigée depuis août 2012 par Bertrand Crasson, l'ancien Anderlechtois.

« Ces jeunes viennent sous contrat et tous frais payés. Ils bénéficient de meilleures infrastructures et d'une meilleure formation qu'en Afrique. La perspective s'offre aux plus doués d'évoluer en Thai League, où le niveau de compétition ne cesse de s'améliorer et où les salaires tournent entre 5 000 et 15 000 euros par mois. Pour tous les autres arrivés par les filières foireuses et les pseudo-agents que l'on connaît, c'est peine perdue », assure Robert Procureur. « Ils n'ont généralement pas les contacts et encore moins le niveau pour intégrer un club pro dans lequel on exigera fatalement toujours plus de rendement de leur part que de celle des joueurs thaïs. Ils sont tristement condamnés à végéter. Beaucoup m'appellent parce qu'ils me connaissent de réputation. A tous, je répète inlassablement la même chose : rentre chez toi ! »

« ILS NE VEULENT PLUS DE NOUS, LES NOIRS »

Rentrer chez eux – encore en auraient-ils les moyens –, Serge (27 ans) et Christian (26 ans) n'arrivent pas à s'y résoudre, près de trois ans après leur arrivée en Thaïlande. Retourner au Cameroun les poches vides et sans trophées, ce serait admettre que le pays des merveilles n'était qu'un mirage. Ce serait décevoir les espoirs immenses placés en eux par la famille, les amis et les voisins, lesquels se sont saignés aux quatre veines pour que tout devienne possible. Les deux milieux offensifs ont bien joué quelque temps dans des équipes de D3, à raison de 500 ou 600 euros par mois, le barème moyen à ce niveau de compétition. Assez pour ne pas avoir de regrets, renflouer les parents par le canal



A COURS DE COMPÉTITION, MAL FORMÉS VOIRE PAS DU TOUT POUR CERTAINS, SANS EXPÉRIENCE ET SANS CONTACTS, LEURS CHANCES DE RÉUSSITE EN THAÏLANDE SONT QUASI NULLES

de Western Union et continuer à tourner le dos obstinément à une vie de rien dans les cités miséreuses de Douala. Mais à présent, les clameurs du stade ne sont plus qu'une lointaine rumeur. Dans le silence moite de leurs chambres minuscules du quartier de Lat Phrao, ils ruminent tout le jour leurs rêves fracassés.

« Sans manager, tu ne peux rien faire, sinon espérer qu'un copain de club parle pour toi au coach », explique Serge, accompagné par le ronflement d'un ventilateur poussif arrimé au mur. « Et encore, ce n'est jamais gagné. On te convoque pour un test, parfois à l'autre bout de la Thaïlande, ça te coûte d'y aller, de te loger et de te nourrir sur place quand rien n'est prévu, d'autant que les dirigeants thaïs font durer les périodes d'essai pendant des jours et des jours. Tu joues, tu donnes le maximum, tu t'épuises et quand tu baisses de régime, ils te renvoient. Ils mettent aussi les Africains en concurrence: il m'est arrivé de me retrouver sur un test où nous étions vingt-deux! Ils prennent ton numéro de téléphone, mais ne te rappellent jamais. Ou alors pour te proposer un salaire inférieur à ce qui était convenu, en te disant qu'un Ghanéen ou un Guinéen est prêt à jouer pour la moitié de ce que tu demandes. La vérité, c'est qu'ils ne veulent plus de nous, les Noirs. Ils préfèrent engager des Coréens, ou mieux, des Brésiliens. »

Christian acquiesce, le regard sus-

pendu à la ligne d'horizon qui se confond avec la corde à linge tendue sur le balcon où des vareuses pendent comme des linceuls écarlates. Une balafre d'émail découpe soudain son visage goudronné: sourire est un vieux remède africain contre la détresse. « L'espoir demeure malgré tout », dit-il. « On continue à y croire, c'est pour ça qu'on se lève tous les jours à six heures pour aller s'entraîner. On a tout sacrifié au foot, il faut que ça marche! Dieu va répondre à nos prières. » En attendant, il faut s'acquitter du loyer sans attendre de miracle: « 3000 bahts par mois (70 €) et ça augmente de 100 bahts par journée non payée, jusqu'à ce que le propriétaire vienne mettre le cadenas sur la porte. Inutile d'appeler au pays pour demander de l'aide, la famille ne décroche plus le téléphone... »

Des histoires de mômes grugés par des carambouilleurs africains qui leur ont vendu chèrement des carrières factices à l'autre bout du monde, Michel Charlin (38 ans) en recueille chaque matin, à l'heure où le soleil cradoque de Bangkok déverse ses premiers rayons obliques sur le tapis vert du FC Hope à Ramkhamhaeng. « L'Afrique n'a rien de meilleur à leur offrir, alors, même s'ils flairent l'arnaque, ils tentent de toute manière leur chance. Peut-on

A l'entraînement sur le terrain du club de Thai League Bec Tero Sasana, les jeunes recrues africaines de Robert Procureur et de Bertrand Crasson.

leur en vouloir? » interroge l'ancien joueur professionnel camerounais, vétéran du championnat thaïlandais. Sous sa houlette, ils sont une cinquantaine d'arlequins à répéter journallement des schémas tactiques avant que se rallume la fournaise. « Le manque de compétition est impossible à combler, j'essaie simplement de limiter la casse et de les maintenir en forme », confie Michel. « Pour le reste, je tâche modestement de leur faire profiter de mon expérience et de mes contacts dans le milieu du foot thaï. Dans le groupe, ils ne sont pas plus de 30 % à pouvoir décrocher un contrat. Il s'agit principalement de ceux qui étaient encore il y a peu en club en Afrique ou qui, jouant ici, sont en transit entre deux équipes. Les autres ont pris trop de retard et certains ne sont tout simplement pas des footballeurs. »

LE PAYS DU MORAL

La voix du mollah jaillit des parlophones et se répand dans la torpeur du soir. L'entraînement a pris fin sur le terrain synthétique de Lat Praoh pour la location duquel ils sont environ une trentaine à avoir déposé 50 bahts dans un pot commun. Moussa (19 ans, malien) et Abas (17 ans, ivoirien) se rendent à la mosquée située en bordure du Khlong (canal) malodorant, le long duquel glisse en silence la silhouette ocre d'un moine bouddhiste.

Abas est à Bangkok depuis juin

2013. Moussa depuis fin décembre. Ni l'un ni l'autre n'ont trouvé de club. Musulmans, appartenant tous deux à l'ethnie malinké, le défenseur et l'attaquant sont devenus compagnons d'infortune. Grâce à l'arrivée du Malien, l'Ivoirien a pu conserver le cagibi qu'il loue 3000 bahts par mois au cinquième étage d'un immeuble sans âme et sans ascenseur. Ils ont vécu à sept pendant trois mois dans ce réduit, dormant en alternance faute de place suffisante, jusqu'à ce qu'Abas se retrouve seul et envisage d'aller demander asile à la mosquée. « Moussa est venu avec un peu d'argent qui nous a permis de payer deux loyers d'avance. Pour la suite, nous économisons sur les 500 bahts (12 €) que je gagne chaque dimanche en jouant dans une équipe thaï amateur », explique Abas, rentré de la prière.

Dans un recoin de la chambre, entre la paillasse et le placard bancroche, du riz à la tomate étuve dans un cuiseur posé en équilibre précaire sur une chaise en plastique. Pour leurs repas, les deux amis disposent chacun de 40 bahts (1 €) par jour. Ce qu'ils glanent de temps à autre auprès des commerçants musulmans du quartier fait l'appoint. Moussa se débarrasse de sa djellaba immaculée qui laisse apparaître le maillot rayé du Barça. Il nous montre fièrement un petit trophée reçu autrefois au Mali, une relique dérisoire qu'il conserve précieusement en souvenir d'une victoire en tournoi. Abas tourne les pages de l'album photos de son ancienne équipe. Il pointe du doigt les joueurs alignés en rangs d'oignons: « Lui est en Russie, celui-là est au Maroc, celui-ci est en Italie... » La litanie donne à croire que la Côte d'Ivoire s'est vidée de sa jeunesse.

Les deux « petits choses » laissent derrière eux des familles endettées pour longtemps. Le père d'Abas a englouti toutes ses économies de retraite dans

l'exil de son rejeton. Sa mère vend de l'eau glacée sur les marchés de Yopougon, commune d'Abidjan. « Le vieux a donné au total deux millions de francs CFA (3 500 €) aux agents qui sont allés le voir en lui disant que j'étais doué et qu'ils pouvaient me trouver un club en Chine, comme Drogba qui jouait là-bas à cette époque. C'était en 2012, j'avais 16 ans. » Les aïgrefins qui ont délesté les parents d'Abas de leur bas de laine ont obtenu légalement son visa sur la foi d'une invitation de commerce, délivrée par un négociant ivoirien complice basé à Wenzhou. La combine est connue. Début juin 2013, à son arrivée dans la grande cité portuaire de la côte est de la Chine, le petit footballeur pensait être attendu par son futur manager qui lui tendrait à la fois les bras et son contrat. Au lieu de ça, « je me suis retrouvé dans la rue. Il n'y a jamais eu de club, ni de manager, ni de contrat », se souvient-il, meurtri. « Heureusement, j'ai rencontré des frères ivoiriens qui font des affaires là-bas et qui m'ont hébergé gratuitement pendant trois semaines. Ensuite, ils m'ont payé le billet d'avion et le visa pour la Thaïlande, où un ami m'avait invité à le rejoindre. »

Au début de l'automne dernier, Moussa a quitté Mopti, la « Venise du Mali », où il évoluait en centre de formation depuis l'âge de 11 ans. Il s'est dit qu'il ne ferait jamais carrière dans ce coin de steppe sahélienne recuit par le soleil. Il a donc pris son baluchon, fait ses adieux à son père, chauffeur de camion, à ses quatre sœurs orphelines de leur mère comme lui, et est parti s'installer à Abidjan. Il raconte la suite: « J'ai rencontré un coach qui m'a dit que j'avais le talent pour jouer dans un club à l'étranger et qu'il allait m'en trouver un, mais il devait d'abord m'entraîner spé-

Mouki et Maxim, les deux Ivoiriens de l'équipe de jeunes du Bec Tero, ont fait leur trou parmi les espoirs du club.

cialement pendant trois mois. Pour ça, il m'a demandé 225 000 francs CFA (350 €). Puis, un jour, il m'a annoncé qu'il m'avait trouvé un manager et une équipe en Thaïlande. Les formalités dont il devait s'occuper pour le passeport, le visa et l'achat du billet d'avion aller-retour allaient me coûter 2 150 000 francs CFA (3 300 €). Comme je n'avais pas cet argent, je l'ai emprunté à un ami à Bamako qui tient un commerce d'électronique. Je pensais le rembourser très vite avec mon salaire de joueur professionnel. Puis, je suis parti. » A sa descente d'avion à Bangkok, trois jours après Noël, l'enfant du désert s'est retrouvé seul au monde: « Le manager n'était pas là. J'ai essayé de l'appeler, mais son téléphone n'existait pas. Lui non plus, d'ailleurs. » Depuis lors, le téléphone du prétendu coach d'Abidjan sonne également dans le vide.

Moussa et Abas n'en reviennent toujours pas de s'être fait voler leur vie aussi facilement. En attendant de trouver une improbable issue à leur impasse, la prière et l'entraînement sur les berges moisées du Khlong rapiècent tant bien que mal leurs existences en lambeaux. « Par la grâce d'Allah, on ne s'en sort pas trop mal », dit Abas. Et il ajoute: « Lorsque j'appelle le père ou la mère, je leur raconte que tout va bien. La vérité leur ferait trop de peine. » Les lumignons des hautes tours de Bangkok clignotent dans la nuit thaïlandaise, comme le symbole d'une lueur d'espoir intermittente. Au moment de refermer la porte sur le drame intime d'Abas et de Moussa, la sentence maintes fois martelée par Samuel nous revient en mémoire: « Ici, c'est le pays du moral. Soit tu es fort, soit tu crèves. » ■

Ce reportage a reçu le soutien de l'asbl Kréativa, active dans le secteur de l'intégration sociale (www.ngckreative.be), et de la Fondation Samilia, qui lutte contre la traite des êtres humains (www.samiliafoundation.org).

